

Ania SZCZEPAŃSKA, *Une histoire visuelle de Solidarność*, éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « 54 », 2021, 288 pages.

À l'occasion du quarantième anniversaire de Solidarność, Ania Szczepańska propose un regard nouveau sur ce mouvement social. Normalienne, historienne du cinéma et maîtresse de conférences à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, Ania Szczepańska a consacré plusieurs travaux aux cinématographies de l'Est et aux images d'archives. Elle a réalisé les films documentaires *Nous filmons le peuple !* (2013), consacré à l'engagement des cinéastes en Pologne communiste, et *Solidarność, la chute du mur commence en Pologne* (2019). Elle est l'auteur de *Aux frontières de la négociation. Histoire du groupe de production X d'Andrzej Wajda* (2017) et de *À qui appartiennent les images ?* (2018), coécrit avec Sylvie Lindeperg, ainsi que de nombreux articles consacrés à l'histoire et au cinéma polonais.

Ce sont toutes ces compétences qui ont permis à l'auteur de proposer un regard double sur cette « révolution autolimitée » : celui des acteurs mais aussi celui des étrangers : « [...] Cet ouvrage a également pour intention de puiser dans l'altérité de l'étranger la capacité à secouer nos certitudes. Le cas polonais, vu de la France, aide à imaginer que dans l'histoire des luttes et des mobilisations, une autre voie a pu être possible ». Cette autre voie, pacifique et mobilisant des ressources de la société civile (et pas seulement civile), a en effet surpris le monde et d'une certaine façon les Polonais eux-mêmes. L'ouvrage montre que c'était un moment d'éveil des consciences, au-delà d'un mouvement social, qui a mobilisé des millions d'individus en Pologne et ailleurs. Il interroge les formes d'engagement dont sont capables les acteurs d'une société pour imaginer l'impossible et le faire advenir.

Sur le plan géopolitique, les grèves d'août 1980 aux chantiers navals Lénine de Gdańsk sont considérées essentielles dans la sortie du communisme en Europe centrale. Solidarność était bien plus que le premier syndicat libre

et autonome, séparé du Parti. C'est ce mariage heureux dans une action commune entreprise par des militants ouvriers et des membres de l'intelligentsia (qui ont donné leurs compétences pour servir de conseillers, médiateurs, passeurs d'idées et d'information à l'intérieur du pays et à l'étranger) qui a permis de braver la censure, la bureaucratie et la peur des représailles.

Ania Szczepańska montre plusieurs aspects de cette révolution pacifique, une des plus importante dans l'Europe du xx^e siècle. Elle croise constamment le regard interne avec le regard français – regard nourri d'étonnement, de fascination et animé par un élan de solidarité qui reste dans la mémoire des acteurs. Quarante ans plus tard, par-delà les questions mémorielles de l'après 1989, cet ouvrage interroge l'idée même de solidarité en confrontant les traces visuelles de ce passé révolutionnaire. Elle éclaire tout autant ses mythes que ses figures invisibles, occultées par le récit dominant. Ania Szczepańska montre comment ces archives contribuent à nous rendre le passé sensible, à le transmettre et à façonner les imaginaires. Elle questionne leur puissance mobilisatrice et révèle leur richesse narrative :

« Plus que toute autre archive, la trace visuelle ou audiovisuelle nous donne accès à la nature pragmatique et sensorielle de l'action politique sous toutes ses formes et dans toute sa richesse. Elle en constitue sa dimension matérielle, fonde sa richesse émotionnelle et sa force performative [...] »

L'ouvrage est préfacé par Michel Wiewiorka, lui-même personnellement impliqué dans l'analyse de ce mouvement social en 1980 avec Alain Touraine, en l'appelant « mouvement total ». Il voit dans le travail d'Ania Szczepańska que, contrairement aux idées reçues, tout n'a pas été dit sur cet événement. Son intérêt principal, à son avis, réside dans le fait de montrer la face moins connue, moins spectaculaire de Solidarność, à travers les témoignages, portraits et souvenirs des dizaines de personnes qui ont porté ce mouvement. Le récit, proposé sous la forme d'une saga, permet de

découvrir le quotidien de ces gens, leurs expériences de la vie ordinaire bouleversée par l'Histoire, leur sens de l'humour aussi, si important dans les situations qui peuvent tourner au tragique. Cela n'a pas échappé aux syndicalistes français en visite sur place : « Le même décor, des hommes semblables, une même chaleur. Mais à Gdańsk, il y avait une intensité tragique dans l'air tout à fait particulière¹. »

Ce livre propose une lecture nouvelle d'un mouvement d'émancipation démocratique, à travers une variété d'images photographiques et filmiques peu connues. À travers les entretiens, Ania Szczepańska sait trouver des documents parfois exceptionnels en permettant au lecteur d'accéder aux facettes inconnues de Solidarność telle cette photographie, qui continue à étonner les observateurs français, montrant les ouvriers en train de se confesser en pleine grève au chantier naval. Ce lien entre la conscience nationale réveillée et soutenue par l'Église catholique a souvent été souligné mais moins souvent visualisé. Adam Michnik a bien expliqué dans son *Dialogue polonais* que c'étaient les évêques qui étaient les plus révolutionnaires à l'époque².

Ania Szczepańska ne se limite pas aux portraits des opposants, militants, grévistes contestant l'ordre établi. Elle s'intéresse aussi à leurs adversaires, elle analyse le comportement du pouvoir en place, les zones grises moins visibles dans d'autres pays du bloc. Ce livre montre les productions artistiques qui rendent cette atmosphère, œuvres cinématographiques notamment, où la censure pouvait être contournée.

L'élan de solidarité, cet « emballement des cœurs » que ce mouvement et sa répression ont suscité dans la société civile française, est également mis en évidence, pendant les grèves et après le coup d'État du général Jaruzelski. Les vies clandestines sont montrées, la prison de Białołęka avec des internés et les actions entreprises par les courageux qui servaient de passeurs de textes, matériels, aides diverses. Cette image n'est pas idéalisée, certaines ambiguïtés politiques entre l'univers polonais et français sont bien mentionnées

et analysées, comme la fameuse déclaration « Bien entendu nous ne ferons rien³ ».

L'auteur montre aussi certains aspects idéologiques, les filiations possibles dans l'imaginaire français avec ce qui se passait en Pologne dans les années 1980 (p. 156) :

« Dans l'imaginaire français des luttes, la Pologne prit le relais des pays opprimés d'Amérique latine et pour de nombreux militants de gauche, l'engagement pour la cause polonaise s'inscrit dans une même filiation, celle d'un modèle de transformation réformiste de la société contre toutes les dictatures du monde. »

Elle convoque aussi, comme l'a fait Henryk Woźniakowski en parlant de l'opposition politique en Pologne en général⁴, les réflexions d'Albert Camus dont la pensée correspond très souvent à la révolte polonaise :

« La vérité est mystérieuse, fuyante, toujours à conquérir. La liberté est dangereuse, dure à vivre autant qu'exaltante. Nous devons marcher vers ces deux buts, péniblement, mais résolument, certains d'avance de nos défaillances sur un si long chemin⁵. »

Le lecteur français qui continue à s'intéresser à la Pologne et à l'Europe ne peut s'empêcher de se poser la question sur ce qui reste de l'esprit de Solidarność dans ce pays dirigé actuellement par le parti PIS (Droit et Justice), qui démantèle l'État de droit et marginalise ceux qui ne pensent pas comme lui. L'opposition s'organise et tente de renouer avec l'ethos de solidarité si bien décrit par Jozef Tischner en 1980⁶. Son acteur principal est la société civile et pas seulement civile, c'est-à-dire tous ceux qui pensent aux droits des citoyens, à la Cité, à la politique qui fait le lien et permet à des gens très différents de vivre ensemble.

Joanna Nowicki
CY Cergy Paris Université
joa.nowicki@gmail.com

NOTES

1. CHARPENTIER J.-M. et ISRAËL H., *Solidarnosc. Un an de luttes sociales en Pologne*, préface de Jacques Chérèque, Paris, CFTD, 1981, p. 7.
2. MICHNIK A., *L'Église et la gauche. Le dialogue polonais* [1977], traduit du polonais par Agnès Slonimski et Constantin Jelenski, Paris, Éditions du Seuil, 1979.
3. Claude Cheysson, ministre des Relations extérieures sous Mitterrand, prononce cette phrase le jour de l'imposition de la loi martiale par Jaruzelski, le 13 décembre 1981.
4. WOŹNIAKOWSKI H., in DELSOL C. et NOWICKI J. (dir.), *La vie de l'esprit en Europe centrale et orientale*, éditions du Cerf, 2021.
5. Discours d'Albert Camus pour la réception du prix Nobel de littérature à Stockholm, le 10 décembre 1957.
6. TISCHNER J., *Éthique de Solidarité* [1981], traduit du polonais par Krystyna Jocz, Limoges, Critérian, 1983.

Brice COUTURIER, *OK Millenials !*, Paris, éditions de l'Observatoire, 2021, 328 pages.

Avec fougue et même véhémence, cet essai vivant, informé et riche en anecdotes propose l'analyse psychologique, généalogique et critique de l'idéologie américaine connue sous le nom de *woke* (éveil) afin de mettre en garde contre sa diffusion en France. Le titre, *OK Millenials !*, fait écho à *OK boomer*, formule qu'aurait lancée sur Tik Tok un *teenager* à un opposant plus âgé. Ceux que laissent perplexes la *cancel culture*, l'écriture inclusive, les réunions en non-mixité interdites aux Blancs ou le déboulonnage des statues liront avec intérêt ce traité du *woke* conçu tel « un virus dangereux [qui] est en train de s'attaquer aux valeurs républicaines » (p. 8).

« *Sapere Aude !*, écrivait Kant en 1784, Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voici la devise des Lumières¹ que les *boomers* furent fiers d'afficher, luttant, avec plus ou moins de bonheur, contre les préjugés, le racisme et tout ce qui contredit les valeurs d'universalité portées par la démocratie. Mais voici que ces mêmes valeurs sont accusées d'avoir servi de caution idéologique au colonialisme et au racisme au point que des étudiants s'en prennent aux bustes de Voltaire dont les œuvres deviennent trop "problématiques" pour être enseignées dans certains lycées » (p. 11).

Le *woke*, explique Brice Couturier, rejette l'*universalisme* tel un leurre inventé par les mâles blancs occidentaux pour légitimer leur hégémonie et leur pillage de la planète ; il conteste la notion d'*humanité*, qui oublie sciemment les minorités en vertu de la prévalence d'une pseudo-majorité, et récuse l'idée d'*individualité* coupable de faire croire que les individus *minorisés* sont libres et responsables de leur sort, pourtant imputable à la société. Le *woke* produit une philosophie et une politique des *identités* définies par trois critères – l'ethnie, le genre et le sexe – balkanisés en autant de sous-groupes que l'exige l'intersectionnalité² vécue par les minorités concernées : une femme peut être (aussi) discriminée comme noire et transgenre. L'affaire prêterait à sourire si cette idéologie victimaire n'était intolérante, violente et parfaitement hermétique à l'humour, nerf ultime de la démocratie.

Le problème majeur du *woke* réside dans son refus de tout dialogue qu'expliquent ses fondements théoriques issus de la *French Theory* incarnée, notamment, par Derrida, Lyotard et Foucault : mieux que Freud, ces auteurs ont apporté la peste aux Américains qui nous la renvoient ! Derrida parce qu'il enseigna la défiance à l'égard de tout texte offert à une déconstruction dévoilant un autre texte qui dément le premier ; Lyotard en raison de son relativisme épistémique opposé à tout consensus universaliste ; Foucault, enfin, pour